

L'impolie

Danielle Dussault

Number 31, Winter 1987

De la mémoire ...les mirages

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15258ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dussault, D. (1987). L'impolie. *Moebius*, (31), 71–76.

DANIELLE DUSSAULT

L'impolie

On pense souvent que l'autorité qui domine la voix de certaines femmes détermine là leur nature volontaire. Ainsi croit-on avoir affaire à une nature puissante lorsque le timbre se fait sévère, une nature sculptée dans la force et dont l'enjeu serait constamment assujetti à son périlleux commandement. Mais l'autorité dissimule souvent la timidité du coeur qui bat trop vite et qui ne veut pas que ça se voit.

Je ne sais pas bien parler et chaque fois que je le fais, je me reconnais, impitoyablement, à ce ton péremptoire qui résonne si fort chez les natures timides; c'est pourquoi j'ai toujours préféré écrire, me bornant ainsi à cacher, bien inutilement, mes marques d'impolitesse.

Je les appelle mes marques d'impolitesse parce que *ma voix semble toujours ordonner*; presque invariablement, j'ai le sentiment de commander. Je dois me prendre pour une reine!

J'ai aussi remarqué, à la tombée d'un mot dru, que l'autre devant moi n'est plus tout à fait le même. Le bon sourire s'efface, révélant ainsi sa triste feinte, l'oeil ostensiblement attendri se rembrunit et la belle élégance, par ailleurs longuement étudiée, s'effrite; déjà se fait entendre ce petit toussotement léger et déplaisant qui vient briser, dans un excès de vérité, le beau naturel auquel on avait consacré tant d'heures de travail.

C'est plus fort que moi, le démon m'habite, et je cède à l'occasion au malin plaisir de jeter un bon mot sec, afin de pouvoir saisir habilement le regard qui se transforme, courroucé, sous le choc. C'est de famille.

Dans ma famille, on a toujours douté des bons sentiments. On éprouve une répugnance insurmontable

devant le visage qui, empreint d'onctueuse bonté, se penche mollement pour partager une larme flasque et visqueuse. Quand on a mal, c'est en silence, on mord dans ses vêtements, on pince ses lèvres et on regarde au loin, très loin, en levant la tête. Mais pas toujours. Il y a des jours où on baisse la tête; on a honte d'être faible, on pleure par dépit, on n'aime pas la faiblesse, on se dit souvent, non mais, qui est-ce qui m'a léguée ça, cette sensibilité criante, qu'est-ce qu'on va faire avec?

Mais d'autres jours, on a les jambes bien ancrées dans le sol et on marche avec élégance sur les trottoirs de la ville. On traverse vraiment les rues d'un pas royal et la démarche est gracieuse, on se prend tout à coup pour des aristocrates, la fierté nous pète dans la face et on suffoque du bonheur d'exister.

Mais depuis trois jours, on est bouleversé. On regarde sa fierté, on la trouve étrange; quand à sa sensibilité, on s'est mis à la voir avec de drôles de yeux. On est remué. Celle qui nous a appris tout ça est partie. Marguerite Larochelle. Et lorsque j'écris le nom de ma grand-mère comme ça, j'ai vraiment la sensation de me mettre à voler dans les hauteurs. Je nage dans la félicité. Je suis tellement fière que l'on pourrait presque me reprocher d'être vaniteuse et on aurait peut-être raison. Marguerite Larochelle.

Elle portait des vêtements légers, très souvent des robes de soie. En tout cas, le tissu était tellement soyeux qu'on n'osait pas le toucher. On avait peur de le froisser. Par-dessus la robe, elle se revêtait souvent d'un chandail en laine d'agneau. On lui disait: «tu es belle», et elle prenait alors un grand air de princesse qui condescend au compliment.

Elle sentait bon. Elle portait les parfums comme jamais je n'ai connu de femmes faites pour porter les odeurs. Certaines femmes ont souvent des parfums résolus, d'autres ont des parfums ambigus, mais elle, elle avait des parfums qui rivalisaient avec les fleurs les mieux nanties.

Elle disait souvent que j'étais impolie. Mais de sa part, c'était un compliment. Elle redoutait les gens affables; elle les imitait quelquefois en haussant un peu la voix; le ton devenait moqueur et m'étourdissait par sa finesse. Elle avait l'oeil juste, parfois le mot

aigre et plus souvent qu'autrement la main agile. Dans les dernières années de sa vie, elle soulevait sa main gauche et s'amusait à dire: «celle-là, elle est assez inerte, mais celle-ci, elle sait encore claquer». Et d'un coup sec et rapide, sa main tombait sur la mienne, ça faisait un bruit plein, je me mettais à rire. Dieu soit loué, je n'avais pas subi les foudres de sa jeunesse! Quand je le lui faisais remarquer, elle me traitait d'impolie.

Sa dernière lettre date du 6 août 1986. Elle l'avait commencée ainsi: «En ce six d'août, quelques mois après réception de ta gentille lettre, me v'là!». J'aime cette façon qu'elle avait d'être enthousiaste. Dans cette formule, on sent toute la solennité et la gaieté d'un coeur ferme qui sait vivre. C'était une princesse. Quand on allait chez elle, on avait vraiment l'impression d'entrer dans un royaume. D'abord toutes les pièces étaient claires, aucune ne paraissait sommeiller dans le calme poussiéreux de souvenirs accumulés. Tout paraissait neuf et vibrant. Ensuite, les objets étaient gais, ils étaient chauds, ils n'avaient pas ce côté vieillot qu'ont les choses livrées à elles-mêmes dans une navrante nostalgie.

Il m'arrive souvent de voir encore cette lumière qui traverse la salle à manger et qui va jusqu'à sa chambre. On dirait que la lumière et elle se sont confondues dans mon esprit et qu'ensemble, elles maintiennent le secret de l'éclairage intérieur. Cette luminosité complice attribue aux objets un éclat autonome: le buffet, la table, le grand secrétaire, le berceau, la lumière jaillit sans obstacles et elle l'accompagne avec grâce. Ainsi, dans mon esprit, les choses elles-mêmes semblent soulagées d'un poids, elles paraissent légères, mobiles et pleines d'intentions rieuses.

Lorsqu'on arrivait chez elle, une soupe chaude avait une odeur de fête. On la mangeait en la saupoudrant de persil et de poireaux frais hachés. Les toasts Melba et les biscuits au blé craquaient sous la dent. Ils étaient restés durs et pleins d'allégresse, l'humidité des armoires n'avait pas eu le temps de les gagner. Ça me fascinait. Moi qui avais vécu seule pendant quelques années, jamais je n'avais réussi à rehausser mes aliments avec cette saveur qui savait rire. Aucune cuisine ne m'a jamais paru aussi savante.

Mes repas à moi étaient plutôt d'une cuisante fadeur et il arrivait qu'ils évoquent dangereusement le vieux bonbon sûr de la tante molle et fatiguée. J'avais beau m'ingénier, mon réfrigérateur ressemblait à un pauvre sanctuaire où avaient échoué vieilles pommes poquées, beurre jauni, carottes ramollies, céleri défraîchi, lait sûr et, bien entendu, quelques bières fraîches.

Son frigidaire à elle était toujours plein de bonnes choses. Cretons, tête fromagée, pains de ménage, bouillons de soupe, tomates apprêtées, salade fraîche, mayonnaise maison, etc. Comment parvenait-elle à tout garder, sans jamais rien gaspiller? J'ai bien essayé d'approfondir le secret de sa vichyssoise; là du céleri, ici du persil, maintenant du concombre, sans oublier les poireaux et pour relever le goût, quelques épices. Mais jamais je n'ai réussi à retrouver la même saveur.

Elle avait ce talent, ce tempérament fait pour les miracles. Sa foi faisait presque peur, sa joie était intime et, pour elle, Dieu n'était pas tuable. Elle disait que parfois il lui arrivait d'être indescriptiblement heureuse lorsque le silence tombait farouchement sur le soir. Dans le privé, elle vivait des moments de joie que redoutent souvent, dans la plus scrupuleuse des frayeurs, les âmes peu douées pour la solitude.

Elle est morte dans le privé. Toute seule. On est toujours seul quand on meurt, mais il arrive parfois que certaines morts soient joyeuses. Et je sais que ma famille reste emplie de cette joie qu'elle avait et qu'elle nous a transmise.

Le jour du service funèbre, presque tout le monde y était. Ses dix enfants à elle, trente-deux de ses petits-enfants et huit arrière-petits-enfants. Je dis les chiffres manifestement pour impressionner, qu'on le sache! J'ai ce bonheur de faire partie d'une grande famille québécoise dont les racines ne souffrent pas de ce rachitisme fiévreux qui ronge la plupart des familles actuelles, et où les enfants sont surveillés comme des bombes à retardement. La vie ne nous fait pas peur et la turbulence des petits nous apprend à mourir à l'enfance.

C'est un bonheur de vivre parmi des êtres qui ne craignent pas les enfants. J'ai eu la chance de venir au monde dans une famille qui compte sept enfants et, lorsque l'on profite de cette grâce, on ne peut que voir

la mort avec l'urgence même de la vie qui baigne en elle.

Ainsi, je vois la mort qui s'accomplit dans la perfection lorsqu'elle en appelle à l'aube; ainsi, je la comprends lorsqu'au petit matin l'esprit a cessé de se perdre en ses tortueux détours et que devant soi se dressent, dans une soudaine mesure, les pensées qui se font toutes simples, mais grandes, immensément grandes et emplies de ce bonheur étrange qui subordonne. Cette mort évoque pour moi la musique de Mozart, cette musique qui, mieux que toute autre, se fait apaisante dans la nuit tardive et sans trêve.

Ainsi, je la vois partir à l'aube avec le sourire. Alors, je la regarde rire un peu lorsqu'au jour des enterrements lugubres elle nous voit grelotter au bord d'un gouffre. Par conséquent, une joie plus grande encore que la mort circule-t-elle entre les cortèges où le corps déserté ridiculise les visages affligés.

Ainsi rit la mort lorsque, par temps froid, elle sait fuir, comme la nuée de poudre blanche qui court par vagues sur les champs.

*

Nous voulons tous retenir un souvenir. Nous aimons nous rappeler. Nous ne voulons pas oublier l'odeur, ni le sourire, ni le timbre de voix. Nous allons chez elle. Tout semble encore si vivant, les objets renvoient encore une lumière toute vibrante.

Dans les garde-robes, les vêtements sont rangés avec soin. Il y a ce costume vert bordé de noir et ce manteau de velour qui fait suffoquer les enfants de bonheur lorsqu'ils y promènent leurs mains vives. Il y a aussi les photos sous le verre de la commode, la planche à repasser qui ira à René, et tout le monde rit parce que personne ne la réclame.

Nous regardons aussi les ustensiles de la cuisine, comme pour mieux nous rappeler sa tendresse quotidienne et son talent. Mais nous n'osons toucher à rien. Je fais du café.

Ainsi la mort se moque-t-elle de tout souvenir. Elle se moque peut-être aussi dans l'allégresse des femmes autoritaires et dans la timidité des coeurs qui se respectent.

Craignait-elle de ne pas être aimée, à cause de sa nature, à cause surtout de cette force qui la faisait malicieusement souveraine...? Elle ne me le dira jamais.